

Dans l'ascenseur

Autor(en): **M.-E.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 42

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

AU BON VIEUX TEMPS

MERCREDI 1^{er} décembre 1784, lisons-nous dans les *Annales fribourgeoises*, on a condamné à mort deux femmes, Babellet Roggou et Marie Zaquar d'Avri. Donc samedi on a présenté les deux au Conseil des Deux-Cents (à Fribourg); elles furent condamnées d'avoir la tête tranchée. La Roggouna, accompagnée des Révérends Pères Capucins, a été bien résolue, mais par contre la Zaquardat, on ne pouvait la résoudre. Etant donc sorti avec les deux hors de la porte des Etangs, il arriva qu'un certain Joseph Sudan, élevé à l'hôpital, cordonnier, demi-fou, a demandé la Marie Zaquardat en mariage, ce qui a occasionné un long retard pour l'exécution. On est cependant monté jusque près de la potence avec elle, et on a attendu une réponse du Sénat de ce qui était arrivé. Après longtemps attendre, on conduisit la Zaquardat jusqu'à la rue du Guintzet et on fit monter la Roggouna qu'on avait laissée à la chapelle de miséricorde, et on lui trancha la tête. On fit descendre la Zaquardat et on l'amena jusqu'à l'hôpital pour attendre la décision des Deux-Cents, qu'on a tenu après midi pour savoir si on la donnerait en mariage à cet homme ou non. Sur les 4 à 5 heures du soir, la sentence des Deux-Cents fut qu'elle devait mourir. Mais comme c'était trop tard, et la nuit commençait, on l'a gardée jusqu'au mardi 7 décembre, quoique tout était prêt ce même soir pour sortir et la conduire au supplice. On l'a consolée tant qu'il était possible, mais on n'a rien pu gagner sur elle : les prêtres, religieux, ont pris tous les moyens et peines possibles pour la résoudre, on a peu gagné. Enfin mardi, à 9 heures du matin, on l'a conduite de l'hôpital à l'échafaud où elle a crié jusqu'au moment où la tête lui est tombée, ne pouvant se résoudre à mourir. Elle mourut ainsi; que Dieu lui fasse miséricorde.»

Les *Annales* ne disent pas quel était le crime de ces malheureuses.

La marguerite.

Une lettre : il m'aime!
 Une bague : un peu.
 Un bracelet : beaucoup.
 Un collier : passionnément.
 Un bouquet : pas du tout!

LE FILS DE SA SEIGNEURIE

II

Jules s'arrangea de façon à rencontrer le fils de Sa Seigneurie. Il l'aborda respectueusement, chapeau bas, mais le regard fier et résolu

— Monsieur, dit-il, je ne pense pas qu'il soit dans vos intentions d'épouser Fanchette Pittet, la fille du meunier des Vibrettes? Si c'était là votre idée, vous seriez assez aimable pour le dire, et je me retirerais, ne pouvant lutter avec vous... Si ce n'est pas le cas, je vous prierais de vous retirer vous-même, car j'aime la Fanchette et j'ai l'intention de la demander en mariage... C'est une honnête fille, et...

— Mein Gott! Une honnête fille! Bersonn il tit le contraire... Fous être pien fier!... C'être pas permis de parler aux filles des meuniers?

— Pas à toutes, Monsieur... et je ne permets pas qu'on parle à celle-ci sur un certain ton...

— Le fils du bailli beut parler à qui il feut... et sur dous les dons..., monsieur le paysan. Nous gommer, vous opéir... Moi, faire ce qui me plaît... Si vous pas gontent, c'est le même chose...

— C'est ce qu'on verra, monsieur, dit sèchement Jules... Tenez-vous pour averti.

— Si fous menacer, je fous fais mettre en prison, monsieur le paysan... Il y a de la place pour fous dans les gachots...

Jules tourna les talons, rageur. Ce grand garçon l'espérait avec son sourire et ses airs vainqueurs. Pourtant il ne lui paraissait pas méchant, ni perfide, encore moins vicieux. Au contraire, il y avait dans ses yeux de Berne quelque chose de doux, de franc

et de lumineux. Jules se mordit les lèvres; il avait parlé trop net et trop sec, compromettant la situation au lieu de l'éclaircir. Ces patriiciens, après tout, étaient les maîtres et, quoi qu'on en dise, il y a un ton, un diapason sur lequel il faut accorder sa chanson. La raideur et l'arrogance sont le fait de Messieurs de Berne, c'est leur spécialité héréditaire.

Il se gratta la tête, une souffrance au cœur. Impossible de réparer cet accroc, d'aborder encore le fils offensé de Sa Seigneurie. Jules perdit l'appétit et le sommeil, se cacha, ne pouvant supporter sans mourir la vue de Fanchette.

Mais, on le sait, au Pays de Vaud comme ailleurs, les petits événements décident parfois de grandes choses. Il y a d'ailleurs une Providence pour les fils de baillifs et pour les amoureux, comme on le verra par ce qui suit.

La rivière, dont le ruisseau du moulin Pittet n'était qu'un diminutif, un fils minuscule, était riche en truites. Chacun aimait les truites, déjà en ces temps reculés, mais chacun ne pouvait les pêcher, ni les capturer à son gré, dans ce siècle d'interdictions et de lois tracassières. Toujours est-il que le bailli avait seul le droit de s'approvisionner de truites en un certain endroit du courant, le meilleur, mais aussi le plus profond et le plus périlleux, dit le Creux de l'Enfer.

Là, ne vous déplaie, on pouvait bellement se noyer et d'aucuns y avaient trouvé la mort, en péché de braconnage ou même sans péché du tout.

Le fils de Sa Seigneurie aimait fort à capturer le poisson dans le bien baillival. Nous devons à la vérité de dire que Jules Bosson, notre amoureux transi, s'y rendait parfois, comme plus d'un, dans l'intention de capter *au vol* ou autrement l'une de ces friandes proies à la chair rose remontant le courant, sautant ou se prêtissant mollement dans l'eau profonde et limpide du vaste vivier.

Or, un jour, le hasard, ou plutôt autre chose, voulut que Jules passât dans le voisinage du Creux de l'Enfer. Il entendit des cris inarticulés, bientôt suivis d'appels au secours, de cris de détresse, tout cela dans une langue intermédiaire entre celle de Voltaire et de Leurs Excellences de Berne.

Il pressa le pas, il avait reconnu la voix. Il arriva sur les lieux, écarta les branches et vit une chose vraiment tragique et lamentable.

Le fils de Sa Seigneurie, son rival pour tout dire, son ennemi, se débattait dans l'eau, étendant vainement un bras vers un secours absent. Comment avait-il perdu pied, lui, le jeune homme à la cheville vigoureuse? Ne savait-il pas nager? Car on pouvait nager dans le Creux de l'Enfer et c'était même là le seul moyen de n'y point laisser sa vie.

Au secours! Au secours! criait le Bernois, dont les forces s'épuisaient et dont la voix s'affaiblissait à chaque plainte.

— Tonnerre! fit notre Jules. C'est ce qui s'appelle arriver au bon moment. Mais, c'est mon Bernois du diable... Il m'en a fait de toutes les couleurs... Un autre que moi le laisserait dedans... Mais on est des chrétiens... et on ne laisse pas ainsi périr un homme, même s'il vous en a fait... Nom de nom, il ne sera pas dit que Jules Bosson aura laissé son prochain dans cet état...

— Au secours, mein Gott! fit la voix désespérée, comme dans un râle...

— Tu as de la chance que Jules Bosson aime la truite, mon gaillard, murmura l'amoureux de Fanchette en ôtant ses chaussures et sa blouse... On y va, monsieur de Mutzberg, on y va! Tâchez seulement de vous tenir!...

Et notre Jules piqua une tête, arriva au Bernois déjà aux trois quarts privé de sentiment, le saisit. Il se débattait, résistait.

— C'est vous... le paysan... Tu feux me noyer... te fenger...

D'une poussée énergique, se démenant et nageant, Jules ramena le Bernois sur la berge. Il était temps, une pâleur livide couvrait déjà ses traits; il rendit de l'eau avec abondance. Jules le frotta, le secoua, lui rendit le sentiment. Il ouvrit les yeux...

— Fous... vous... vous être prave et tigne homme... Touchez-moi la main... Moi, je être maufais pour fous... Je regrette... Je chure tant Dieu que chamais plus je tirai un mot ni regarderai la fille tu meunier... Ah! ce fille, il être heureux d'afoir un mari comme fous... Prave, digne homme...

— Ne vous agitez pas, monsieur, dit Jules tout ému de cet accent de reconnaissance sincère. N'en dites pas plus long, vous êtes faible... Je crois en

votre parole, un noble n'en a pas deux... Ne parlez à personne de ce qui s'est passé, ça n'en vaut pas la peine.

— Pas le peine?... Che foutrais pien foir...

— Et le fils de Sa Seigneurie s'évanouit...

Jules héla un paysan qui courut au château chercher du secours. Il resta auprès de son Bernois, le frottant, le traitant comme il put. Bientôt des voix alarmées retentirent, celles du bailli, de la baillive, du médecin et des domestiques.

Alors, Jules s'éclipça.

La suite, on la devine. Sa Seigneurie le bailli ne fut pas ingrate; elle tenait à témoigner sa reconnaissance à celui qui avait conservé la précieuse vie de son unique héritier. Sa Seigneurie voulait manifester sa gratitude sous la forme d'un don en écus sonnants. Mais Jules se défendait, se démenait en brave garçon qu'il était, répétant qu'il n'avait rien fait d'extraordinaire, que chacun à sa place eût agi comme lui.

— Puisqu'ils veulent l'en donner, tonnerre! disait le père Bosson, en vieil avaré qu'il était, accepte donc! L'argent, c'est toujours bon à prendre et ils en ont assez.

Mais Jules se raidissait.

Il être gomme cela, dit le jeune Wilhelm. C'est un tout prafe... Mon père, mettez tout cet archent dans le taplier du fille tu meunier qui est paufre... Alors le père de ce prafe carson, foyant cet archent, ne sera plus contre le mariache.

Ainsi fut. Sa Seigneurie et Madame la Baillive se rendirent au moulin et versèrent, au sens propre, la grosse somme en or dans le tablier de Fanchette, rouge et les yeux pleins de larmes de reconnaissance, car c'était bien son Jules et rien que son Jules qu'elle aimait par dessus tout.

— La Fanchette du meunier est une brave et honnête fille, disait le père Bosson. Je l'ai toujours dit. Et son bonhomme de père est un brave homme... Maintenant que cette Fanchette a des œufs dans son tablier, ce n'est pas moi qui te contredirai, Jules... Tu peux aller la chercher... Même que je serai heureux de voir par là cette jeunesse... Après tout, Jules, tu as du bonheur, oui, ma fi!...

ADOLPHE VILLEMARD.

Alors?... — M. Y. est grand amateur de chiens; il en possède cinq ou six. Un de ses amis vient le voir:

— Mâlin! dit ce dernier, tu as là de bien beaux chiens.

— En effet.

— Mais ils doivent bien de temps en temps te donner quelques puces?

— Non, au contraire.

Regrets. — Lorsque je me suis mariée — disait madame X... — j'étais du matin au soir aux genoux de mon mari. Mon adoration était sans bornes, je l'aurais mangé...

— Et maintenant? — demande son amie d'un air narquois.

— Maintenant?... Maintenant, je regrette de ne pas l'avoir fait!...

DANS L'ASCENSEUR

C'ÉTAIT pas plus tard que la semaine dernière, à Stockholm.

Je faisais mon voyage de noce.

Nous logions, ma femme et moi, à l'hôtel du *Pôle boréal*. Un peu lasse ce soir-là, Yvonne — c'est le nom de ma chère petite épouse — s'était retirée, aussitôt notre dînette achevée, dans son appartement.

L'adorable créature m'ayant accordé une flânerie d'une heure ou deux, j'avais entrepris une rapide excursion à travers la ville, histoire de me mettre au courant des us et coutumes de sa sympathique population.

Très curieux, Stockholm. Il y a des rues, des maisons, des tramways, des hommes, des femmes, des enfants, des messieurs qui fument, d'autres qui ne fument pas, des petits bateaux qui vont sur l'eau.

Ça sort vraiment de la banalité!

Revenu à l'hôtel, vous pensez bien que je me

précipitai dans l'ascenseur pour rejoindre au plus tôt mon Yvonne bien-aimée.

Dans ma hâte, je m'assis malencontreusement sur les genoux d'une grosse dame qui se trouvait déjà dans l'appareil. La grosse dame me lança un regard furibond et s'écria :

— Fjordj! Triple Fjordj! Bordj bou arreridj kackkakaïa!

Je ne garantis pas l'exactitude des termes. Mais c'était quelque chose d'approchant.

Supposant que cette dame n'était pas satisfaite de ma façon de me présenter, je m'excusai de mon mieux. Le groom ferma la grille et nous voilà partis tous deux pour les hauteurs.

— Le trajet, heureusement, ne sera pas long, pensais-je en considérant ma compagne qui continuait à darder sur moi des yeux courroucés.

Ah! bien oui!

Voilà-t-il pas qu'entre le premier et le second étage, l'ascenseur s'arrête soudain. Les garçons, le patron, le cuisinier, les femmes de chambre, accourent dans la louable intention de nous dégager. Peine inutile. On va chercher un mécanicien. Vains efforts. Impossible de monter, impossible de descendre!

Et ma blonde Yvonne qui m'attendait là-haut!

La grosse dame, furieuse, absolument démontée, gesticulait, suppliait, poussait d'épouvantables cris de colère...

En suédois, bien entendu!

Je vous laisse à penser si les petites bonnes de l'hôtel s'amusaient!

Le pis est que mon Yvonne adorée, accourue au bruit et apercevant son mari en cage, fut prise d'une hilarité folle :

— Ah! mon pauvre Jules! ne cessait-elle de répéter. Mon pauvre Jules!

Et elle riait, elle riait!

De guerre lasse, tout le monde alla se coucher et nous restâmes seuls dans notre prison, la grosse dame et moi, jusqu'au matin. Comme elle ne comprenait pas un mot de français et que j'ignorais totalement le suédois, la conversation fut plutôt languissante. Par bonheur, à l'aube, on parvint à nous délivrer.

Il était temps!!!

— C'est de la faute aussi, me dit Yvonne avec une moue délicate, lorsque, transi et grelottant, je la retrouvai enfin. Quand on aime vraiment sa femme, on ne la conduit pas au *Pôle boréal*!

Je déposai un tendre baiser sur son joli front, et, une heure plus tard, nous vogueâmes amoureusement vers Cadix, sur les flots voluptueux de la Baltique. M.-E. T.

Tout s'arrange. — M. Y... est un gourmand de la belle espèce; très porté sur... sa bouche, suivant l'expression consacrée. Il perd dernièrement une vieille parente chez laquelle il avait l'habitude de dîner tous les premiers de l'an.

Il écrit à la fille de la défunte une lettre de condoléances qui commence ainsi :

« Hélas! ma pauvre enfant, c'est donc chez toi que nous dînerons désormais le 1^{er} janvier!... »

LE FOND ET LA FORME

Le doyen Swift, qui se rendait pédestrement à Holyhead, fit halte à l'auberge de la Couronne, à Dhrupshire, et trouvant là un hôte aimable et gai, il lui demanda s'il connaissait dans la ville un homme d'agréable compagnie qui serait disposé à partager son repas.

L'aubergiste n'hésita pas à dire que le clergman de l'endroit, un parfait gentleman, serait assurément ravi d'accepter une telle offre.

L'honorable ecclésiastique ne tarda pas, en effet, à venir. On se mit à table, on mangea de bon appétit et l'on devisait gaîment au dessert tandis que les verres s'entrechoquaient, lorsque

l'invité, consultant la pendule, s'excusa de devoir s'éloigner un moment, devant se rendre à l'église pour lire les prières et faire un sermon. Le doyen s'empressa d'exprimer son désir d'assister à ce culte. Après le service, comme les deux nouveaux amis reprenaient leurs places à la table de l'hôtellerie, le doyen complimenta vivement l'honorable clergman sur son sermon, ajoutant que sa composition avait dû lui coûter beaucoup de temps et de réflexion.

Celui-ci expliqua que sa tâche était lourde : deux paroisses à desservir, des cultes chaque jour, si bien qu'il ne pouvait consacrer que peu d'heures dans la nuit à préparer ses prêches.

— Vraiment, répliqua le doyen, vous êtes heureux de posséder tant de talent. Pour ce qui me concerne, j'ai mis des mois à composer le sermon que vous venez de prononcer.

Plutôt contrarié, le clergman reconnut un peu tard la qualité de son compagnon.

— Ne vous alarmez pas, dit celui-ci. Vous avez dit si bien ce sermon que vous lui avez fait infiniment plus honneur que si je l'avais dit moi-même. Et pour en finir, veuillez accepter cette demi-guinée pour le plaisir que vous m'avez procuré. C.

A l'emporter. — Un de nos éminents chirurgiens vient d'ouvrir le ventre d'un malade imaginaire, qui se plaignait continuellement. Après cette incision exploratrice, sans résultat, le chirurgien, impatienté, dit très vivement à son client :

— Je ne trouve rien dans votre ventre, j'en ai assez, je n'aime pas qu'on me dérange inutilement; reprenez votre foie et votre rate et fichez-moi le camp!

CONNAISSONS NOTRE PAYS

La Pierre à Bualet.

A une centaine de mètres du pâturage de la Côtelette, sur le versant est du Suchet, se trouve l'un des plus beaux blocs erratiques du Jura, connu et classé sous le nom de « Pierre à Bualet », écrit un correspondant du *Journal d'Yverdon*. C'est en effet un granit gigantesque qui ne doit être dépassé en volume que par la « Pierre à Bot » de Neuchâtel. Sa base a la forme d'un trapèze, mais sa surface est très accidentée. De loin, il a l'aspect d'un tronc de pyramide. Sa pierre brille aux rayons du soleil, tandis que tout autour l'ombre s'étend sous les grands sapins. L'une de ses faces est une paroi verticale et même surplombante d'une hauteur moyenne de cinq mètres. Les dimensions de la base sont respectivement : 14 mètres de longueur et 7 mètres de largeur (cette dernière dimension est la moyenne des trois largeurs différentes). En comptant la partie du bloc erratique qui s'enfonce en terre, on obtient un volume d'au moins 500 mètres cubes. La densité du granit étant de 2,7, un simple calcul permet d'en évaluer le poids à 1350 tonnes. La charge d'un wagon de la ligne Yverdon-Sainte-Croix étant de 10 tonnes, il faudrait, par conséquent, 135 wagons pour transporter ce fameux bloc erratique. Heureusement, pareille aventure ne lui arrivera pas, puisque personne n'a le droit d'y porter atteinte.

La « Pierre à Bualet » est souvent visitée par les promeneurs qui descendent du Suchet. De Baulmes, deux chemins y conduisent; on peut prendre le chemin de Forel, suivre ce dernier jusqu'à son extrémité et monter, pendant un quart d'heure, le sentier d'un « châble »; l'autre conduit d'abord au pâturage des Mouilles, dans le vallon de la Combette, puis à la Côtelette. L'un et l'autre ne sont pas pénibles et permettent aux personnes qu'intéressent les curiosités du Jura de contempler, après une heure et demie de marche, l'une des merveilles de l'époque glaciaire. P. C.

Les vérités méconnues. — Il en est de la calomnie comme de la fausse monnaie : un honnête homme ne voudrait jamais la fabriquer lui-même; il la fait passer sans scrupule.

Comtesse Diane.

En temps d'élections. — Un candidat expose son programme devant un public assez nombreux :

— Comme il est plein de son sujet! dit un assistant.

— Oui, mais comme il est lent à se vider!... répond un voisin.

La Patrie suisse. — Les manœuvres du glacier d'Aletsch et celles de la première division occupent la majeure partie des clichés de la *Patrie suisse*. La conférence internationale pour la protection ouvrière, la fête des étudiants suisses à Sion, l'inauguration du *Valais*, le raid de l'Auto-Touring suisse, l'ascension du *Sirius*, etc., etc., complètent un numéro très abondamment illustré.

Théâtre. — Cette fois, les trois nouvelles troupes du Grand Théâtre ont débuté. Comédie, drame, vaudeville ont fait un égal plaisir et nos artistes nous promettent foule de belles soirées. Les temps sont durs, soit; mais le théâtre en fait agréablement oublier un moment la rigueur.

Voici les spectacles de la semaine à venir :
Demain, dimanche, *La Belle Gabrielle*, grand drame en 5 actes et 8 tableaux, d'Auguste Maquet

Mardi 21 et vendredi 24, dernière d'*Hernani*, de Victor Hugo.

Jeudi 23, *Zaza*, comédie en 5 actes, de Pierre Berton.

Kursaal. — La saison exclusivement cinématographique s'est terminée jeudi; et depuis hier 17, le Kursaal reprend les spectacles attractions-variétés, sans pour cela supprimer le cinéma.

Le premier programme du nouveau spectacle comprend une chanteuse de l'Eldorado de Paris, Mme Mabel Elder; deux danseuses à transformations élégantes, Méraly-Dalley, qui viennent des Folies-Bergères; et enfin, le fameux singe Prince Joseph, qui vient de faire courir tout Genève. On n'a jamais vu un grand singe aussi parfait imitateur de l'homme et aussi comiquement intelligent. Le spectacle est complété par une sélection de vues cinématographiques.

Le prix des places reste fixé à l'échelle ordinaire de 3 fr. à 75 cent.



LE DÉJEUNER
PAR EXCELLENCE

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gygax**, fabricant à **Bleichenbach**.

Amis de la nature et de la bonne peinture, rendez-vous tous aux Galeries du Commerce. Exposition de peinture, aquarelles, dessins. — Ch. Rambert, Fréd. Rouge, G. Flewiel. Entrée gratuite.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.